CHAPITRE II.

Cours du Goatzacoalco. — Mal-Paso. — Beauté des forêts du haut Goatzacoalco. — Les singes. — Les caïmans. — Le jaguar. — Sa force. — Manière de le chasser. — Le couguard. — Les cochons-marrons. — Bois précieux des forêts. — Riches productions du sol. — Débouchés. — Le pays zapotèque. — Les Mijes. — Boca-del-Monte. — Don Tadeo Ortiz. — Guichicovi. — Épisode. — Superstition des Indiens. — Les moustiques. — Le talage. — Les garapates. — Les scorpions. — Les serpents. — Conseils aux fondateurs de colonies. — Expédition du *Requin*. — Un nouveau Robinson. — Malheurs de la famille Sombret.

Le Goatzacoalco est un beau fleuve, mais son cours n'est pas étendu. Il prend sa source dans les solitudes inconnues des Cordillères, et le point [1] le plus reculé auquel on soit parvenu en le remontant n'est pas éloigné du village de Santa-Maria Chimalapa de plus d'environ vingt-cinq lieues nord-ouest de Tehuantepec. Là ce fleuve porte aussi le nom de *Rio del Corte* [2], parce que les Espagnols y embarquaient sur des radeaux les mâtures qu'ils allaient anciennement couper dans les forêts de Tarifa pour les chantiers de la Havane.

Le Goatzacoalco reçoit de nombreux affluents qui augmentent progressivement la masse de ses eaux. Dans la première moitié de son cours, il offre des rapides [3] fréquents, qui rendent la navigation très-

[1] La hauteur de ce point au-dessus du niveau de la mer est de 119 mètres. — Moro.

[2] *Rivière de la coupe des bois.*

[3] On ne peut les franchir qu'en pirogues, ou en bateaux plats, encore avec beaucoup de difficulté dans la saison sèche.

pénible; mais elle devient facile à partir du Mal-Paso, à environ quarante lieues de la barre, non-seulement pour des pirogues, mais encore pour des embarcations tirant plusieurs pieds d'eau. Les plus gros vaisseaux peuvent même remonter jusqu'au Coachapa, c'est-à-dire à douze lieues de l'embouchure. La largeur de son lit varie en général de cent à cent cinquante mètres; quelquefois elle prend une extension quatre ou cinq fois plus grande. Dans le temps des pluies, les eaux qui envahissent le domaine des forêts déracinent les arbres, qu'elles déposent sur ses rives ou qu'elles entraînent jusqu'à la mer.

Le port du Goatzacoalco est sûr; son bassin est spacieux, et non loin de là on trouve sur la gauche en remontant le fleuve des lagunes profondes où des centaines de navires auraient un abri contre le nord le plus furieux. La barre est meilleure que celles de tous les autres fleuves du Mexique, en ce que sa position est fixe, et qu'elle n'est jamais obstruée de sables mouvants. Elle a de douze à quatorze pieds de profondeur, et se trouve ainsi accessible aux navires qui ne tirent pas plus d'eau. Si elle a été si redoutée des marins qui amenaient les expéditions, c'est que la perfidie du pilote avait fait croire à des dangers qui n'existaient pas.

Au Mal-Paso, où la concession avait été faite, le fleuve se trouve encaissé dans un lit de roc. Ailleurs, répandu de chaque côté dans les plaines, il roule ses eaux sur une pente inégale à travers des rochers et des îlots qui rendent les courants dangereux. Là, le batelier

doit lutter contre les tourbillons et l'irrégularité du lit, qui présente successivement des nappes étendues, des rapides resserrés et des gués où l'eau manque pour maintenir à flot une pirogue chargée.

Les caïmans ou alligators se trouvent en grand nombre dans le Goatzacoalco; mais ils ne sont pas très-dangereux pour peu qu'on prenne des précautions pour les éviter. Je n'ai connu qu'un seul colon qui ait été victime (8) de leur férocité. Quelques autres leur ont servi de pâture, il est vrai; mais leur sort était déjà décidé : ils s'étaient noyés.

Toutefois, après avoir goûté de la chair humaine, les caïmans sont devenus la terreur de certains parages. Le propriétaire de l'hacienda [1] de San-Nicolas, sur la rivière de San-Andres, m'a raconté que peu de mois avant mon passage un caïman, qui rôdait depuis plusieurs jours auprès des endroits habités, dévora une jeune enfant sur le bord de l'eau, et le lendemain coupa en deux un Indien qui traversait la rivière à la nage.

La longueur ordinaire de ce saurien est de huit à douze pieds; mais il y en a de beaucoup plus grands. Les colons de la première expédition, en allant aux Almagres, en tirèrent un dont le corps se trouvait à moitié hors de l'eau. La balle le frappa au front et lui fit une blessure mortelle. En vain l'animal chercha un refuge au fond des eaux; la douleur l'obligea à revenir à la surface, ce qui donna aux colons la facilité de lui jeter un nœud coulant et de le tirer à la remorque pendant toute la journée. Arrivés au terme de leur voyage, ils le halèrent sur la grève et demeurèrent terrifiés à sa vue : sa longueur dépassait dix-huit pieds.

[1] Une *hacienda* est ce qu'on appelle dans nos colonies une *habitation*.

Lorsque les premiers colons montèrent à la concession, ils trouvèrent cinq ou six hameaux d'indigènes échelonnés sur le fleuve. Ils avaient été envoyés là des différents villages des environs pour mettre à exécution le projet de colonisation du gouvernement; mais peu à peu ils abandonnèrent leurs nouvelles demeures pour retourner aux anciennes, ne pouvant supporter le tourment des moustiques.

Néanmoins les Indiens de Minatitlan, d'Altipan et d'autres villages y vont faire des plantations de maïs, de cannes à sucre et de bananiers, dont ils ne s'occupent plus qu'au temps de la récolte. C'est là qu'ils coupent les arbres dont ils font leurs pirogues, souvent longues de cinquante pieds, et qu'ils taillent les planches de cèdre qu'ils vendent aux créoles. Ils n'ont pas d'autre outil que la hache, de sorte qu'ils ne peuvent tirer de chaque arbre qu'une seule planche.

De la barre aux Almagres la végétation n'est que pittoresque; mais, en remontant le fleuve, on la voit dans toute sa splendeur. Elle est vraiment magnifique au Mal-Paso. De chaque côté du fleuve s'étendent des forêts vierges d'arbres gigantesques, dont les branches ne commencent souvent qu'à cinquante pieds de terre, et forment un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Le ceïba au feuillage épais, les

palmiers au tronc svelte et majestueux, le dragonnier aux taches de sang, le cédrel odorant, le liquidambar à la résine parfumée, le gaïac au bois dur, le granadillo aux branches flexibles, le coapinol à la gomme dorée, tous ces arbres et une foule d'autres cherchent le soleil et s'élancent à l'envi au-devant de ses rayons, dont ils attendent leur force et leur beauté. L'ombre projetée de leurs têtes feuillues prive le sol de toute autre végétation, de sorte qu'on pourrait parcourir commodément en calèche de vastes espaces, où la vue se perd bientôt en plongeant dans leurs profondeurs ténébreuses. Le voyageur qui de la rive considère ce tableau vivant d'une nature vierge ne peut se défendre d'un sentiment de terreur religieuse, qui lui révèle pourquoi les druides avaient placé le sanctuaire de leurs divinités dans les forêts primitives de notre vieux continent. L'apparition d'une troupe de cochons-marrons [1] qui obéissent à un chef vient parfois animer ces solitudes; d'autres fois c'est un singe qui se balance par la queue, ou un tigre marchant à pas lents et qui exhale son ennui en longs bâillements.

Les tigres, autrement appelés jaguars [2], attaquent rarement l'homme, parce qu'ils trouvent une nourriture abondante dans les forêts et dans les pâturages

[1] C'est le pécari des naturalistes. Le mâle porte une glande lombaire d'où s'échappe une humeur fétide, et que le couteau du chasseur doit enlever prestement. La chair de la femelle est préférable à celle du mâle.

[2] On trouve dans le haut Goatzacoalco et à Tehuantepec les plus beaux jaguars du Mexique; j'en ai acheté des peaux qui avaient cinq pieds et demi du nez à la naissance de la queue.

des haciendas; aussi les propriétaires des grandes fermes ont-ils des chasseurs au tigre constamment en campagne. A celle du marquisat de Cortès auprès de Tehuantepec, que M. Guergue d'Oaxaca a achetée du duc de Monteleone [1], on en tue une cinquantaine par an terme moyen; malgré cela, on perd encore beaucoup de bestiaux.

Ces chasseurs ne sont pas toujours armés de fusils : ils ne portent souvent qu'un lacs avec lequel ils étranglent l'animal. Voici comment ils s'y prennent : lorsqu'ils ont découvert les traces de la bête, ils se mettent à sa piste avec une douzaine de petits chiens dressés à cette chasse et l'atteignent bientôt. Effrayé des cris de l'homme et de l'aboiement des chiens, le tigre grimpe sur un arbre. Tandis qu'il reste exclusivement attentif aux mouvements et aux cris des chiens, les chasseurs lui passent le lacs au cou, au moyen d'une perche armée d'un aiguillon; puis, après avoir attaché fortement la corde à l'arbre, ils le piquent au flanc : le tigre s'élance et reste suspendu.

Il est une autre chasse au tigre fort curieuse, c'est celle que font les cochons-marrons. Ces sangliers sont redoutables quand ils sont réunis par bandes et qu'on les attaque. Si un tigre en a tué ou blessé un, il se trouve quelquefois cerné et attaqué lui-même. L'arbre le plus voisin lui sert alors de refuge; mais les cochons-marrons ne renoncent point à leur vengeance : ils sont tenaces, ils restent au pied de l'arbre où leur

[1] Descendant de Cortès par les femmes, et héritier de ses titres et de ses biens.

Si quelques rares caboteurs apportent dans les ports de l'Ouest les productions des autres contrées, elles suffisent à peine à la consommation des habitants de cette côte.

La culture du cacaoyer était déjà très-répandue du temps de Montézuma; on en broyait l'amande avec du maïs, puis on en préparait une boisson à laquelle on donnait le nom de *chocolatl*. Les grains de cacao avaient cours dans l'empire des Aztèques, comme moyen d'échange; et encore aujourd'hui ils servent de monnaie à Tehuantepec et dans les bourgs de Chiapa. La valeur d'un demi-réal est représentée par trente-six grains.

Le café du Goatzacoalco est au moins aussi bon que celui d'Orizaba. Son grain est petit et arrondi; quand il est donné par un vieux tronc, on ne saurait lui trouver d'égal qu'à Colima.

La canne à sucre donne fort peu de peine à cultiver sous l'influence d'une atmosphère légèrement humide et d'une rosée abondante, qui rendent inutiles les travaux d'irrigation, indispensables dans les régions du centre et sur la côte occidentale. Elle offre encore un avantage sur celle du versant opposé des Cordillères, c'est qu'elle dure sept ou huit ans en plein rapport, tandis qu'il faut la renouveler tous les deux ans dans les pays où l'arrosement est nécessaire. M. de Humboldt l'a trouvée plus abondante en sucre qu'à l'île de Cuba et dans les plantations de Saint-Domingue.

La liane qui porte la vanille est aussi d'une culture

facile; mais la préparation des gousses exige des soins minutieux. Presque toute la vanille que le Mexique fournit à l'Europe est recueillie dans l'État de Vera-Cruz.

Les céréales se réduisent au riz et au maïs; l'orge et le froment ne poussent pas d'épis dans les climats trop chauds. La hauteur à laquelle on commence à semer le blé d'Europe sur la pente des Cordillères est d'environ mille mètres au-dessus du niveau de la mer, et on peut en continuer la culture jusqu'à trois mille mètres [1].

Le riz se cultive dans les fonds humides. On en compte plusieurs espèces d'une excellente qualité, qui fournissent dans un terrain donné une masse d'aliments plus considérable que la même étendue cultivée en froment.

Quant au maïs, sa fécondité dépasse tout ce que pourraient s'imaginer nos fermiers d'Europe; en outre, il s'acclimate également dans les régions de températures les plus opposées. Toutefois la chaleur, unie à l'humidité, est la condition la plus favorable à son développement et à l'abondance de ses produits. En cinquante jours on obtient une récolte, de sorte que la même année en mûrit jusqu'à trois dans le sol fécond de l'isthme, et rend au cultivateur, pour prix de ses soins, quatre ou cinq cents pour un et quelquefois davantage.

Le coton de San-Andres de Tuxtla et celui de Cosamoloapan, sur la rivière d'Alvarado, sont célèbres

[1] *Essai sur la Nouvelle-Espagne* de M. de Humboldt.

pour leur finesse et leur blancheur; mais ils sont inférieurs cependant au coton qu'on récolte dans la partie méridionale de l'État d'Oaxaca. Le pépin semé produit un arbuste de deux à trois pieds. Les capsules s'ouvrent au bout de quatre mois.

Le tabac que quelques colons ont obtenu sur les bord du fleuve était d'une excellente qualité; ils l'estimaient autant que celui de Tabasco, où la meilleure classe, dite *de corral,* passe souvent pour être de la *vuelta de abajo* (Havane). Les plantations d'Orizaba et de Cordoba fournissent à la régie une grande partie du tabac nécessaire à la consommation du pays. Le tabac des cigares est faible; mais son arome est très-agréable.

La cochenille nourrie sur des plants de nopal d'Oaxaca donnerait une teinture magnifique, dans les terrains qui séparent les rivières du Sarabia et du Malatengo. Le colon qui serait aidé par une nombreuse famille pourrait obtenir de grands bénéfices en s'appliquant à l'éducation de cet insecte colorant.

L'indigo de l'isthme est le plus beau de la république, mais la culture en est fort négligée au Mexique; elle ne suffit pas même aux besoins du pays.

La salsepareille végète admirablement dans les gorges humides et ombragées des montagnes de Guichicovi. Le convolvulus, dont la racine tubéreuse fournit le jalap, garnirait de son feuillage épais les haies d'hibiscus, de daturas et de dahlias arborescents dont le colon borderait ses cultures potagères.

Après ces végétaux en viennent d'autres qui servent

à la nourriture du colon, et lui donnent en outre un revenu assuré : ce sont les bananes, les pommes de terre, les patates, les ignames, les haricots noirs, les pistaches de terre (arachides), le piment rouge, les melons, les pastèques, les ananas, etc.

Le bananier est un objet de culture du plus grand intérêt pour l'habitant des plateaux qui ne s'élèvent pas à plus de 1550 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aucune plante ne produit une masse de substance aussi considérable dans un aussi petit espace de terrain; chaque pied donne un régime qui contient de cent à cent soixante fruits, et pèse de cinquante à soixante-dix livres. La longueur de la banane varie de six à quatorze pouces; celles de Guichicovi sont les plus belles et les meilleures que l'on connaisse.

Il y a deux espèces de bananiers : l'une donne la banane proprement dite; l'autre la figue-banane. Celle-ci se mange crue; la pulpe en est molle et savoureuse. Cuite sous la cendre ou frite, la première offre un aliment vraiment délicieux.

Une plantation de bananiers se perpétue d'elle-même sans coûter d'autre soin à l'homme que celui de chausser deux fois par an le pied des tiges, et de couper celles dont le fruit a mûri. Au reste, tous les végétaux nourriciers qui abondent dans l'isthme et dans les vallées humides des États de Vera-Cruz, d'Oaxaca et de Michoacan, donnent si peu de peine à cultiver, que deux jours de travail par semaine suffisent à un seul homme pour fournir à la subsistance d'une famille entière.

A côté du bananier croît la yuca, autre plante alimentaire dont on distingue deux espèces, une douce et une amère. La racine de la première peut être mangée sans danger, tandis que celle de l'autre est un poison. Cependant la fécule des deux racines, appelée farine de manioc, sert également à faire du pain. On sépare le suc vénéneux de la fécule de yuca amère en comprimant avec soin la racine râpée. Le pain de manioc ou de cassave est très-nourrissant; c'est un des principaux aliments des nègres des Antilles.

La patate que l'on appelle camote est une espèce de pomme de terre sucrée, dont le goût tient de la châtaigne. L'igname est plus fade.

Cette accumulation de produits que la terre n'accorde que séparément à d'autres régions rendra la province du Goatzacoalco la plus florissante des États mexicains et de l'Amérique espagnole, quand les rives du fleuve seront habitées par des hommes industrieux, et cultivées comme celles de l'Ohio. D'ailleurs le colon trouvera à toutes ses productions un écoulement facile : Vera-Cruz n'est qu'à cinquante lieues de l'embouchure du fleuve, et là les fruits du pays ont un placement assuré soit pour interner, soit pour exporter. Les consignataires ne demandent pas mieux que de faire des retours en denrées coloniales. La Nouvelle-Orléans n'est qu'à quatre jours de distance pour un navire à vapeur. D'un autre côté, les États de Tabasco, de Chiapa, d'Oaxaca, offrent des débouchés aux céréales, aux bestiaux, aux produits industriels.

La province d'Oaxaca comprend les pays zapotèque et mije; elle s'étend sur la côte de l'Océan Pacifique depuis Soconusco, qui la sépare de Guatimala, jusqu'au Rio-Jope. La langue qu'on y parle n'a aucun rapport avec le mexicain.

Les Indiens mijes habitent une contrée montagneuse, au sud-ouest du Goatzacoalco et au nord-ouest de Tehuantepec; ils parlent aussi une langue particulière. Moins civilisés que les Indiens zapotèques, ils communiquent peu avec eux, et observent encore les pratiques de leur ancien culte.

De la chaîne des monts Mijes descend la rivière de Sarrabia, qui traverse la belle plaine de Boca-del-Monte, petit village fondé à quelques lieues de Goatzacoalco par M. Tadeo Ortiz, ancien chef de la colonisation du gouvernement. Quelques familles de colons firent d'inutiles efforts pour se fixer dans ce village; elles en furent chassées par la multitude d'insectes au milieu desquels il fallait vivre, et par la pensée de leur impuissance dans un isolement aussi complet.

Boca-del-Monte se trouve sur le chemin de Guichicovi et de Tehuantepec. Ce chemin n'est qu'un sentier suffisamment large pour le passage d'une mule chargée; il serpente à travers la forêt, qui lui prête son ombre avec les riches ornements de sa végétation multiforme. Sans fatiguer le voyageur, enivré des senteurs du matin, il le conduit en peu d'heures au bourg populeux de Guichicovi, capitale des Mijes.

Ce peuple offre un caractère original qu'on ne retrouve nulle autre part au Mexique. Voici ce qu'un